

Ciné-Bulles

Retour à la vie : Commentaire critique / *Tout ce que tu possèdes* de Bernard Émond, Québec, 2012, 91 min

Zoé Protat

Volume 30, numéro 4, automne 2012

URI : id.erudit.org/iderudit/67492ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Protat, Z. (2012). Retour à la vie : Commentaire critique / *Tout ce que tu possèdes* de Bernard Émond, Québec, 2012, 91 min. *Ciné-Bulles*, 30 (4), 17-17.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Tout ce que tu possèdes de Bernard Émond

Retour à la vie

ZOÉ PROTAT

Si certains créateurs valorisent l'exploration formelle et la variété de tons, ce n'est pas le cas de Bernard Émond. Depuis maintenant une vingtaine d'années, le réalisateur creuse patiemment le sillon d'un cinéma engagé dans l'intime. Après sa fameuse trilogie sur les vertus théologiques, il revient d'où il n'est jamais vraiment parti avec un sixième long métrage de fiction, **Tout ce que tu possèdes**. Thèmes similaires, acteurs félicites, sentiments contenus, dilemmes moraux : une austérité en terrain connu, qui tente cependant de ne pas nier totalement l'émotion.

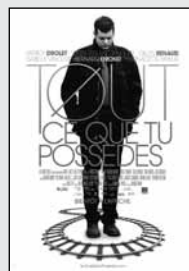
Autrefois révélé par **La Neuvaïne** (2005), Patrick Drolet, toujours en mode distanciation, incarne ici Pierre Leduc, professeur de littérature d'Europe de l'Est. Il mène une vie très solitaire et conspue son département universitaire « administré comme un bureau de comptables », qu'il quitte d'ailleurs sur un coup de tête. Plongé dans la traduction des œuvres d'Edward Stachura, un obscur poète polonais, il est forcé de reprendre contact avec son père businessman qui se meurt d'un cancer. Au même moment où il refuse les 50 millions de son héritage — de l'argent sale, gagné par la fraude et l'exploitation —, il reçoit la visite inattendue et obstinée d'Adèle, 13 ans, qui dit être sa fille. Une enfant-surprise qui pourrait, peut-être, le ramener chez les vivants...

Tout ce que tu possèdes navigue donc dans les eaux de la crise existentielle d'un homme en marge du monde réel, le tout en trois volets : Pierre et son père, Pierre et sa fille, Pierre et la poésie de Stachura. Le premier de ces volets est celui du choc éternel de deux mondes : les affaires contre la culture, une formule classique chez Bernard Émond. Même si le portrait est généralement moins manichéen que dans **Contre toute espérance** (2007), le pouvoir de l'argent, ici incarné par un personnage de notaire à la limite de la caricature, n'existe toujours que pour exploiter la souffrance du pauvre peuple. Sans surprise, la figure paternelle est celle d'un salaud, un salaud à cravate, un salaud absent aussi, jumelé à une mère dépressive et alcoolique. On trouvera davantage de subtilité du côté d'Adèle, une adolescente bien loin des clichés de l'âge ingrat. Le vertueux Pierre, qui affiche tant sa droiture morale, a depuis longtemps sur la conscience cet enfant abandonné, cet avortement suggéré. Mais la petite lit Balzac, ce qui ravit d'emblée son père inespéré. En très peu de temps et avec peu de mots,

elle fera chavirer le cœur de celui qui l'avait tout d'abord refusée.

Outre sa fille regagnée, la lumière viendra aussi pour Pierre, de la poésie. Les mots méconnus d'Edward Stachura sont inscrits à l'écran, récités en voix *off*, autant en français qu'en polonais. Ils se substituent à des dialogues absents ou squelettiques, invitant du même coup une émotion souvent si austère qu'elle en devient parfois quasi inexistante. Cette poésie magnifique, intensément pétrie de culpabilité (l'auteur est mort suicidé en 1979), sert également de liant à un récit elliptique, où reviennent comme leitmotiv les séquences où Pierre classe ses livres pour ensuite aller les vendre dans des bouquineries. Le personnage soutient qu'il « a besoin de place » : le cinéma de Bernard Émond est aussi l'affirmation d'un besoin d'espace de pensée, de remise en question de valeurs fondamentales et de questionnements philosophiques — tout ce que lui offrent somptueusement les mots de Stachura.

Sa réputation n'est plus à faire : Bernard Émond est un moraliste. Souvent comparé à Krzysztof Kieslowski, il s'en rapproche davantage avec son dernier film. Rien d'étonnant à ce que la sensibilité polonaise, à la fois si grave et si romantique, si désespérée que teintée de symbolisme chrétien, lui plaise tant. Malgré quelques maladresses et une finale dont l'aspect descriptif jure avec l'ensemble, **Tout ce que tu possèdes** est une œuvre forte, honnête et maîtrisée, d'une grande profondeur. (Sortie prévue : 2 novembre 2012) ▀



Québec / 2012 / 91 min

RÉAL. ET SCÉN. Bernard Émond **IMAGE** Sara Mishara **SON** Marcel Chouinard, Martin Allard et Stéphane Bergeron **MUS.** Robert Marcel Lepage **MONT.** Louise Côté **PROD.** Bernadette Payeur **INT.** Patrick Drolet, Willia Ferland-Tanguay, Gilles Renaud, Isabelle Vincent **DIST.** Les Films Séville